

Titre : L'Italie populaire, sous la caméra à la fois réaliste et poétique de Pasolini !

Le Jeudi 10 Novembre, nous nous rendîmes au cinéma Le Lux en soirée, pour voir le film de Pasolini projeté ce jour en séance publique « Mamma Roma », avec comme acteurs principaux : la grande actrice italienne Anna Magani – dont ce sera le dernier grand rôle - et Ettore Garofollo – dans le rôle du proxénète cruel ne voulant pas laisser sa proie lui échapper. C'est le second film de Pasolini, jusque-là intellectuel, romancier et poète, mais non cinéaste ; film sorti en 1962.

Ce film se situe dans les années 1950, peu de temps après la fin de la guerre : les italiens retrouvent une vie normale dans les champs accompagnés par le chant des cigales et le doux soleil de la méditerranée, après un conflit qui avait déchiré cette population dans leur pays entre 1943 et 1945 en 2 camps. La plupart des enfants grandissent sans père, sans figure de l'autorité, sans repères. C'est un film sociologique, qui rend compte d'une triste réalité : celle des mères célibataires, dont le cinéma, art du rêve s'il en est, ne traite pas habituellement.

La scène s'ouvre en caméra fixe et frontale située en face du banquet de mariage entre des paysans ; des cochons viennent manger les restes à la fin de cette bien triste fête, où nul n'est justement à la fête, ne rit, ni n'est joyeux de vivre cet événement, si ce n'est l'ancienne maîtresse du marié, placée dans un coin à droite des mariés, qui perce l'écran par sa joie de vivre et dont on comprend très vite qu'elle est en réalité heureuse de s'arracher ainsi à son destin et aux griffes de son ancien souteneur-proxénète, qui se trouve être le marié : du moins le croit-elle...

L'héroïne ira ensuite chercher son fils unique chéri Ettore, qu'elle n'avait pas revu depuis huit ans, sans doute par la culpabilité d'être une prostituée asservie à un proxénète, loin d'elle, dans une autre campagne, où le jeune homme alors âgé de 16 ans, ballot mais heureux comme ça, a grandi tant bien que mal sans père ni mère et s'est fait des amis, a une vie sociale stable, un métier, des premières petites copines, etc. Il ne veut pas partir et tout quitter pour suivre une mère qui lui est totalement inconnue et qu'il ne reconnaît pas quand il la voit pour la première fois, mais elle le lui impose, « pour son bien » pense-t-elle, comme tous les autres choix qu'elle fera « pour lui » tout au long du film, pour lesquels il n'a pas son mot à dire, elle croyant à chaque fois bien faire, ce qui achèvera de le déstabiliser et les mènera tous deux à la catastrophe et à la déréliction. Ce film tragique explore donc en premier lieu les mirages de l'exode rural commencé au XIX<sup>ème</sup> siècle et qui se prolongeait dans les années 50, les paysans se vivant comme des « ploucs » sans travail et à la vie ennuyeuse, loin des fastes de la grande ville, de la capitale, ici de la « Rome éternelle », qui les faisait rêver et vers laquelle ils se voyaient aller chercher une vie meilleure.

En fait, Mamma Roma et son fils Ettore, en guise de vie magique, atterrissent dans un bidonville de la banlieue romaine, en réalité plus déshéritée encore que la campagne dont ils viennent tous deux, plus déstructurée aussi : le décor de cette nouvelle vie est constitué de ruines romaines, de carrières désaffectées, de friches à perte de vue, d'adolescents garçons et filles désœuvrés, désenchantés, qui s'en prennent les uns aux autres, ne nuisent, se détruisent, s'autodétruisent, tournent mal, violent, etc. Si bien que le nouveau lieu de vie de Mamma Roma et de son fils Ettore, pour lequel elle avait économisé sou à sou sur ses salaires de prostituée durant huit ans, tourne au cauchemar.

Le film est tourné dans un décor lunaire, inondé de soleil, mais sans aucune douceur : tout y est dur, sombre, apocalyptique, tant dans la forme que dans le fond, d'autant plus que l'ex-souteneur de Mamma Roma les a suivis et la force désormais à se prostituer à nouveau pour lui, faute de quoi il dénoncera la vie antérieure, cachée et déshonorante de sa mère à son pauvre fils Ettore... Elle est coincée et est rattrapée par son passé et son destin, avec lequel elle croyait en avoir fui, pour enfin pouvoir mener une vie meilleure avec son fils. Mais rien ne se passera comme elle l'aurait voulu et l'avait prévu...

Ce film triste et réaliste s'inscrit dans la veine du grand cinéma italien réaliste des années 50-60, dont Rossellini est le chef de file : loin d'Hollywood, il montre et rend compte, témoigne même de la dure réalité de la société italienne d'alors, d'où les pères, morts aux combats, sont absents et dont les enfants, réduits à leur condition pauvre, à des emplois non qualifiés, n'ont pas d'avenir.

Ce film sociologique-réaliste témoigne aussi de la place importante et même cruciale que jouait et qu'assumait seule la religion catholique dans la société italienne de l'époque, qui pouvait être alors perçue comme la seule voie de la raison encore en vigueur, après les déchirements et la folie de la seconde guerre mondiale et la disparition des figures de l'autorité étatique et paternelle qui s'en est suivie, chacun se trouvant alors livré à lui-même, enfermé en lui-même, cloué à son propre destin, isolé, « perdu » dans tous les sens de ce terme.